

Après la littérature (II)



Héraclite et Démocrète, Anonyme génois du XVII^e siècle

Édouard de Mirand

11 - Le plus grand danger de l'écriture : se mettre au-dessus de la parole, se donner comme plus intègre, plus vraie, plus belle, plus profonde, plus nécessaire que la parole. On fait triompher l'écriture parce que, par elle, on réalise un avantage sur la parole. Mais à quoi la parole nous lie-t-elle ? A nos interlocuteurs. A quoi l'écriture nous lie-t-elle ? Au néant, à l'absence de ces interlocuteurs vivants.

12 – L'écriture est un évènement en réalité bien inférieur à la parole. Il convient de la traiter avec un détachement supérieur. Or l'intériorité, ce qui est encore appelé « l'esprit », serait le domaine réservé de l'écriture et cette dernière, sa partie brillante. Chacun en veut réclamer le secours. Mais cette conception est seulement l'oeuvre de l'homme théorique. Il fait ainsi de la parole un usage à la fois prodigue et relâché. En effet, celui-ci parle beaucoup et de tout avec le sentiment que la parole n'effleure même pas le monde réel, que la manifestation de telle décision ne se produira pas avant sa traduction écrite. Il en vient à considérer la parole comme

une entité strictement abstraite, tandis que le monde secret de l'individu, son instinct le plus immédiat et le plus artiste, « l'homme en soi », seule l'écriture est à même de le révéler.

Le mot du texte domine le mot du discours oral autant que l'esprit est encore supposé plus noble que le corps. Tandis qu'il n'y a pas en soi d'évènement plus majeur, tout ce qui est surface devrait être stérilité, écume des corps, parce qu'il lui est impossible de concevoir la véritable essence de la parole, à savoir qu'elle est absolument suffisante à toute l'intériorité, qu'elle est même digne de tout son être, qu'il n'y a rien à chercher qui soit caché plus profond qu'elle.

13 - Il semble que nous ne soyons tout à fait pénétrés par la langue, qu'elle-même ne révèle toute sa profondeur qu'à cette condition de s'écrire, de se transformer en un lacin ondoyant et bigarré de signes, pour tout dire, de se parer des bijoux et des voiles multiples de la sophistique.

Nous en venons ainsi tout naturellement à cette présomption que la langue écrite voile davantage qu'elle ne dévoile son objet. Elle est à elle seule un monde caché, qui se développe par les moyens de l'allégorie et du jeu artiste avec les idées. Ce qu'elle discute à travers l'histoire avec toujours plus de matériaux et de ruse, elle le discute pour autant qu'elle échappe à l'évidence des choses, par indifférence, comme le premier venu n'attarde jamais son regard sur tel objet familier, tel paysage de son environnement ou par répulsion, s'il le détourne d'une scène horrible. Les idées sont les voiles que l'individu arrange avec plus ou moins de bonheur entre soi et la nature.

Ainsi, l'écriture éduque foncièrement à se dissimuler le réel, ce qui explique que les Grecs, ces privilégiés de l'épiphanie, le peuple le plus doué à se révéler les choses telles qu'elles sont, n'en aient fait qu'un usage plus que modeste jusqu'à la fin de la civilisation mystérique. Cela est particulièrement remarquable chez les premiers philosophes de la nature, les *préplatoniciens*, qui n'ont laissé que de menus écrits. Platon eut moins de scrupules à souffler dans l'ouïe vide de la métaphysique. Après lui, tout particulièrement à partir de l'époque romaine et ses vastes déclarations théologiques, il n'est que de le constater : l'écrit ne cessera plus d'enfler. Le regard porté sur la divinité tend d'ailleurs de plus en plus à se manifester dans les livres.

14 - Tout texte profond devrait accoucher d'une transcendance, comme la musique religieuse des époques chrétiennes se veut profonde dans ses tonalités : elle doit se donner comme pure création de l'esprit et ainsi obliger son auditeur à

l'immobilité, à une certaine mise en abîme du corps, à la minimisation extrême des courants mouvementés de l'instinct utile à la consécration de l'âme (abêtissement) : toute musique religieuse doit désormais induire un état contemplatif chez son auditeur. Avec la lecture, elle se donne comme moyen d'y parvenir la grande lenteur voire la disparition du mouvement. Le chant sacré comme le poème doivent faire valoir la suprématie de l'esprit qui mate le corps animé.

Or, avant les Alexandrins, rien de cela n'apparaît dans les textes sacrés des Grecs : leurs écritures nous semblent presque trop dépouillées, on n'y discerne en vérité aucune prétention à la profondeur. J'oserais dire qu'on n'y surprend aucun effet de spiritualité. Je ne doute même pas que le lecteur moderne soit généralement déçu à leur lecture. L'hymne de Pindare à Apollon nous apparaît comme une merveille de sobriété : une telle liturgie semble presque superficielle. C'est que les Grecs n'accordaient pas au texte plus d'importance que l'acte rituel et son fonds de paroles prononcées : ne possédant en lui-même nulle efficacité, il ne vaut que comme vecteur matériel de la connaissance, simple outillage, succédané.

15 - Les antiques ne pouvaient pas se vautrer dans le vocabulaire, parce que l'usage des mots relevait chez eux d'une plus grande souveraineté, attestant d'une attention et d'un respect supérieur pour chacun d'eux.

En réalité, le plaisir qui le plus souvent vient à faire défaut dans notre relation au texte grec, c'est celui du superflu. Mais à la lecture des chants sacrés d'Homère, comment ne pas nous souvenir que la dialectique est tout le superflu dans la langue. Si je veux maintenant qualifier « l'homme de lettres » et prendre le risque de rassembler sous cette définition tout ce qui a écrit et qui écrit encore à ce jour, je dirais en renversant une certaine proposition de Nietzsche que son texte se montrera profond à proportion qu'il est superficiel.

16 - Le danger que l'écriture inaugure, en Grèce : que c'est à la condition de considérer celle-ci comme le côté vraiment sérieux du langage, comme la patrie retrouvée, pure et paradisiaque de la langue, que l'on rabaisse la parole à l'expression de son dilettantisme, qu'on lui retire sa virtuosité. De sorte que le discours oral ne contribue plus désormais à l'expression humaine que comme exclamations hétérogènes et superficielles, enchaînement bariolé, dégagement purement extériorisé, à demi innocent, de mots et de phrases. On lui donne le caractère d'une distraction frivole, sans conséquences de nature à troubler l'ordre des phénomènes : rien ne devrait souffrir que vienne à manquer tout le soin qui convient à la parole. C'est une esclave dévolue au plaisir et aux bons mots de son maître en société. Or il semble qu'à chaque instant la parole manque à elle-même, à sa vraie dignité. Mais alors, quiconque aurait le pouvoir d'atteindre à la terrible gravité de la parole saurait aussi bien s'élever jusqu'à ses plus lumineuses hauteurs.

17 - Le nouveau chemin de puissance que s'est dessinée la civilisation occidentale, depuis la Grèce antique, au moyen de l'expression écrite, se donne en cela l'avantage sur tout ce qui ne peut excéder la sphère limitée du langage vivant dans le temps et l'espace.

L'humanité qui, par l'écriture, finit par toucher une assemblée de semblables absents, supprime de fait la nécessité de la voix humaine et du visage animé par le discours. Elle accède déjà à la domination des êtres par un agrandissement potentiellement infini du public que le langage dissimulé dans le livre finit par atteindre. La vertueuse littérature moyenne, qui s'impose désormais à quiconque, répond à cet ordre de choses. Mais je rassemblerai dans la visée de cette étude tous les littérateurs.

Il doit enfin être porté attention à la terrible responsabilité de la littérature, conçue comme instrument de la domination du seul langage fermé à sa révélation vivante.

18 - Le livre fut le premier obstacle disposé entre la vie cognitive de l'individu et la nature, en tant qu'instrument primordial de la vision théorique du monde, cela, plusieurs siècles avant que l'esprit de la musique ne subisse à son tour, en Grèce, le contrecoup de l'optimisme socratique, comme décrit par Nietzsche dans son premier ouvrage publié *. Il semble que la parole et la musique partagent en Occident un destin funeste depuis la disparition de la tragédie.

Avec Novalis, souvenons-nous qu'il fut un temps où parler faisait toute la joie et toute la grandeur du sage, où la conception la plus profonde et la plus sérieuse des problèmes était saisie par la parole, en expressions vivantes.

* *La Naissance de la Tragédie*

19 - L'intellectuel, le sujet humain s'épanouissant dans la réflexion, dans l'opposition de son regard aux objets que le monde lui présente, se met ainsi à l'écart du tout afin de l'évaluer depuis une perspective consciente. Pour arriver à une durée de jugement et d'organisation comme moyen de l'utiliser en vue du langage de la conscience : la raison. Mais ce regard qui se recourbe en lui-même introduit dans le monde une négation.

L'homme, dans le raisonnement, tourne son regard en sens inverse du regard sans limites de l'animal, qui avance continuellement dans *l'ouvert* du tout terrestre, sans se heurter à l'entrave des objets qui arrêtent le regard dans la

dimension réduite de la subjectivité. L'être qui devient sujet individuel se place ainsi dans une position de résistance au tout des courants terrestres. Cette élévation de puissance lui offre des domaines nouveaux, mais, donc, à l'écart d'un épanouissement de son regard animal dans le « sans mort » ; l'isole à l'intérieur d'une sphère purement humaine – il faut ici dire *trop humaine*.

20 - La pensée de l'animalité de l'homme libère celui-ci du mensonge (ce qui excède les possibilités du toucher et du dire), du langage qui prend naissance et se conditionne à l'insu des sensations. La connaissance dionysiaque, certainement la plus profonde, était ainsi établie sur la révélation mystérieuse de l'unité de l'homme et de l'animal.

Tout anthropocentrisme se développe nécessairement à l'écart de la vérité sur la racine de la vie humaine, dont la profondeur se tient avant sa désignation. La connaissance la plus profonde poursuit donc le sens opposé aux termes de la connaissance abstraite, en une inversion qui cherche la coïncidence avec le sens de cette profondeur, vers la vie immédiate, donc vers tout autre chose que le *proprement humain*, en dehors du « dire », de la moralité de ce qui peut se dire. Toute argumentation littéraire autour d'une pensée est de la moralité, ce dont se passe la première, qui avance par éclairs, qui est jaillissement inconditionnel, trait fulgurant dans la tête des hommes, hostile à la plupart.

Toute pensée conséquente porte aussi la trace d'Apollon, le dieu qui ne cesse de menacer le monde des hommes par ses énigmes. Elle vient l'aiguillonner, le tirer de son bonheur ou de son malheur, pour lui offrir la direction du tout autre que le *personnel*. Ainsi, la pensée surgit d'une puissance qui vient provoquer l'homme dans la régularité de ses conceptions et de ses occupations.

Elle s'adresse spécifiquement, elle ne trouve un écho grandiose qu'en des êtres dont l'élément humain – le désir de grandeur – marque un développement exceptionnel.

C'est en cela que la pensée ne trouve à défier qu'un très petit nombre d'individus, car alors il faut admettre que la plupart doivent trouver leur raison d'être dans le labeur, à l'écart de tout mysticisme ou dans un savoir de mort.

21 - Le raisonnement humain prend sa source dans un sentiment de résistance générale aux limites qu'il fixe et détermine par les combinaisons de la conscience. Celui-ci arrête une image du monde à partir de laquelle la conspiration de la connaissance trouve des qualités utiles et pratiques et agira par calcul théorique.

22 - L'exercice de la littérature est un contraire intéressant, pour les esprits nés dans la bibliothèque, à la grande vitalité chaotique, heureuse et innocente des êtres bien portants libérés de toute nécessité de rédemption par le texte. Car il faut admettre que l'absence de littérature n'exclut pas la possibilité de la vie intérieure et inversement, la vie intérieure n'est pas un préambule systématique à son expression littéraire.

On a imaginé que par un livre, et depuis moins longtemps, que par son accessibilité, chacun puisse prendre part à l'intelligence de la liberté, en oubliant seulement sous quelle contrainte de notre logique nous attachions nos préjugés psychologiques et philosophiques à la suffisance de la raison qui se manifeste dans l'obéissance du regard à ses mots : à sa lecture. L'être qui, porté à la réflexion en face d'un livre, tourne son regard en lui-même, s'éloigne de la vie. Il se détourne de l'apparition des apparences pour se confier au calcul d'une vérité, au monde logique et simplifié de la métaphysique.

Or il est aujourd'hui devenu utile de se défendre de la fiction métaphysique afin de pouvoir penser et agir À L'EXCLUSION DE LA VÉRITÉ *, de la répétition mécanique de la vérité que nous avons fini par appeler, depuis l'âge moderne, « notre certitude ». Car celle-ci est devenue pour le sujet un impératif qui le met au service des objets, de l'utilité de l'objet considéré comme *vrai*. Ce sentiment d'une valeur utilitaire de la mise au service du sujet au schéma des objets de la vérité est appelé « justice ». Mais cette « mise au service » inconditionnelle des forces de l'intellectualité humaine à la fabrication de la certitude est aussi bien un esclavage, le produit d'une domestication grossière et mécanique des buts de l'individu qui conduira à « l'opinion », ultime catégorie de cette fixation du regard de l'homme sur les objets dignes de sa certitude et de la mise en doctrines de cette certitude dans le langage. Danger.

* exclure la vérité, c'est exclure le mensonge.

23 - La pensée des premiers sages, les penseurs d'avant *l'amour* de la sagesse (philosophie), fut absolument étrangère au domaine de la vérité. Ils savaient que sagesse et vérité portent en eux-mêmes des termes inconciliables. Le temps des sages, jusque dans l'antiquité grecque, fut avant tout *le temps de l'énigme*. La vérité n'existait pas.

La formulation non-contradictoire est caractéristique de la vérité, de même donc que du mensonge. Or, le logos n'imposait pas la vérité, mais suggérait par signes. Parole d'Héraclite : « le dieu ne dit ni ne voile, mais indique ». A l'origine, la volonté de vérité naît de l'intériorité qui veut se passer de la sagesse, c'est à dire de l'interprétation de l'énigme, qui veut vaincre une bonne fois ce qui dans la parole demeure caché. La recherche de la vérité est ainsi à l'opposé de la sagesse, au sens antique. A cette fin, elle ne se donne même plus pour condition d'être initiée.

Apparaît alors la vacuité de cette quête, qui ne supporte plus désormais la nature bigarrée, mouvante, ondoyante de la réponse énigmatique. La parole se *fabrique* une issue dans le labyrinthe de la raison, une clef qui ouvrira bientôt toutes les portes de l'intellect et laissera les dieux à leur énigme : la certitude individuelle. Mais, ce faisant, l'esprit humain prend pied pour longtemps dans l'illusoire réalité du monde et reste pris dans le piège mortel d'une parole qui ne mesure plus le danger qui est en elle, une parole qui se donne maintenant ce but insoluble : la vérité.

En cela, néanmoins, le dieu est vainqueur. Apollon manifeste désormais toute sa cruauté : dans la philosophie, la science, la pléiade de leurs rejetons (histoire, géographie, psychologie, anthropologie...) : torture intellectuelle des calculs et des problèmes de l'homme cultivé, qui ne sauveront pas le genre humain

- Les traditions qui viennent de nos pères, et dont l'âge est ancien comme le temps lui-même, aucun raisonnement ne les terrassera, malgré l'effort subtil des cerveaux sophistiqués Euripide, Les Bacchantes -,

énigmes fermées sur elles-mêmes, mais elles-mêmes porteuses d'énigmes infinies ; plus rien n'est absolument résolu puisque le goût de l'énigme, la possibilité de la connaissance par la purification du projet intellectuel dans le non-savoir, est perdu.

24 - Au nom de la vérité, la raison, araignée solitaire, tisse un labyrinthe à l'échelle de la réalité terrestre et de l'univers, qui mènera de façon prévisible l'humanité à sa perte, *par le raisonnement*. Nouvelle définition possible du raisonnement : dévoration intérieure.

Une libération du calcul, c'est à dire une extraction immédiate du labyrinthe, comme seule opportunité pour l'intériorité.

25 - Toute approche métaphysique de la vérité, depuis Parménide et à travers les siècles, peut être ainsi reléguée à une simple condamnation de la modération des forces cognitives de l'homme face à la sphère de l'énigme comme moyen de connaissance. Elle correspond avec la ruine systématique de l'héritage des sages antiques, non écrit jusqu'à Thalès et Anaximandre. Et le dieu qui vient apporter *la Vérité* finira aussi par apporter *la Loi*. Essence du projet scientifique : ne cesser de découvrir les lois de l'univers.

Mais l'étude scientifique, qui n'est déjà qu'une forme de connaissance parmi d'autres, doit enfin être reconnu comme la plus pauvre, la plus obtuse, la moins vivante, parce qu'elle procède par *assèchement* de l'énigme du monde – seul avènement tangible : la mise en boîte du vivant.

La justification esthétique de l'existence, qui se montre selon moi *d'une évidence circulaire*, fut recouverte à mesure par le pesant édifice de la vision théorique du monde, parce que la recherche de la beauté fut sacrifiée par l'esprit qui voulut découvrir l'exact absolu, le « vrai », le « bon » côté des êtres et de la nature et qui ne cesse plus de cligner de l'oeil au sommet de sa montagne de papier : les chatoiements, les beaux effets de la nature, de la surface visible des choses, sont déconsidérés, regardés comme dénués d'intérêt, impropres à toucher la profondeur de l'esprit, trompeurs ou plutôt *inexact*s. Ici, le livre est le regard qui convient aux aveugles.

26 - Il me brûle de lancer cette affirmation : qu'on ne peut plus désormais penser qu'à l'insu de toute expression abstraite, parce que l'écriture comme sphère de la communication philosophique ne peut plus rien entériner, ce dessein ayant été

achevé par Nietzsche. Par conséquent, s'il se voulait un philosophe de l'avenir, il ne lui resterait plus qu'une traduction directe, dans son existence, de la restauration des valeurs de l'homme non décadent.

...

Édouard de Mirand